

LETTRE A UN PHILANTROPE.

PAR M. LE CURÉ DE....

Vous avez l'ame sensible & aimante, mon cher Curtius, le bonheur d'autrui devient aisément le vôtre; vous vous plaisez sur-tout à être le spectateur des amusemens du peuple. Je vais donc vous faire part de la fête civique, célébrée dans mon village le jour de la fédération; & ensuite, j'épancherai dans votre sein les réflexions que cette fête m'a fournies.

L'ordre qui nous permettoit de nous assembler pour renouveller notre serment fédératif, n'étant arrivé chez nous, je ne sais par quel accident, que samedi dernier, 16 du courant, le lendemain dimanche, fut choisi pour faire la commémoration du fameux 14 juillet. Immédiatement après les vêpres, la municipalité, conjointement avec l'état-major de notre légion, vinrent nous prier, mon vicaire & moi, de les accompagner au champ de Mars. C'étoit assurément aller au-devant de nos desirs, & nous acceptâmes volontiers. Vous saurez que nos citoyens avoient choisi, pour champ de Mars, un lieu très-élevé, d'où l'on découvre une plaine considérable. Là, nous semblions dire aux habitans de la plaine; nous avons choisi cette place pour être apperçus de vous; levez vos têtes, & voyez un peuple ivre de liberté, qui va jurer à la face du ciel & de la terre, de se maintenir dans ses droits, par tous les efforts dont les hommes sont capables.—Arrivés en bon ordre, le régent du village, demanda au maire la permission de prononser un discours de sa façon. Ce régent a des connoiscance, & prononça une harangue pleine de feu & de

patriotisme. On applaudit beaucoup l'orateur, qui est, comme de raison, la plus forte tête du lieu; mais l'instant où la joie éclata davantage, fut lorsqu'il prononça la formule du serment, avec l'accroissement, que ce serment a reçu depuis le départ du roi, & l'air menaçant, que les puissances étrangeres veulent prendre avec nous. L'air retentit alors du cri de liberté & d'union; les jardiniers voisins apporterent les lauriers de leurs palissades pour orner les chapeaux, & les fusils des légionnaires, le laurier ne suffisant pas, les ormeaux furent mis à contribution, & nos braves citoyens se prenant tous par la main commencerent une danse villageoise. Une foule de jeunes citoyennes avoient suivi les légionnaires embarrassés de ma présence, n'osoient pas les inviter de se joindre à eux; les yeux des citoyennes étoient tous fixés sur moi, (leur cœur battoit bien fort je pense;) après avoir souri à leur embarras, je dis aux légionnaires que cette fête étant la fête de tous, ils devoient prier leurs jeunes compagnes à danser. A peine eu-je prononcé ces mots, que la danse devint une guirlande de fleurs. Je m'assis avec la municipalité & les notables du lieu, & je fus le témoin innocent des expressions de leur joie. Je ne puis vous exprimer ici, mon cher Curtius, le doux sentiment que j'éprouvai: pour la premiere fois; je voyez dans mon peuple les apparences du bonheur. Le rondeau finit, & nous parcourûmes toutes les rues du village, les soldats portant au bout des bayonnettes de leurs fusils, leurs chapeaux couronnés de lauriers, & en chantant des couplets analogues aux circonstances. La légion & les municipaux voulurent à toute force nous ramener au presbitere; en arrivant je courus à mon cellier, & quoiqu'il ait aussi essuyé une grande révolution, j'y trouvai cependant assez du vin pour faire boire à ces braves citoyens, & répondre ainsi à leur politesse. Tout le monde paroissant joyeux & satisfait, la municipalité & la légion se retirerent. Une heure après je voulus sortir dans la rue, j'apperçus le tambour-major & deux légionnaires, suivis de plus de deux cens enfans, qui chantoient

à plein gosier, ces deux couplets : *aristocrates votre empire*, & *vils corrupteurs vains hypocrites*, *&c.* ayant soin d'entremêler à chaque couplet, le refrein déchirant *çà ira*, & un tambour battoit la mesure. Ce concert avoit bien son mérite & ses espérances. Voilà la fête & voici les réflexions qu'elle m'a fournies.

J'ai vu dans plusieurs endroits que les municipaux de l'ancien régime, conjointement avec leur curé, s'opposoient aux danses du peuple sur la place du village, après les vêpres du dimanche; sans doute, que les municipalités d'à-présent veilleront au maintien du bon ordre, mais ne s'opposeront plus au plaisir du peuple, lorsque la gaité seule présidera à ses amusemens, & que la place publique étant devenue la sale du bal, chacun des municipaux pourra être le spectateur de la conduite de ses concitoyens. Le décret qui défend les assemblées tumultueuses, ne peut avoir en vue que celles qui ont pour objet de nuire à la chose publique; or, des jeunes gens qui ne pensent qu'à oublier leurs peines & leurs travaux ne sont point dangereux; il semble donc que les municipaux des villages peuvent permettre de pareils délassemens, d'autant moins à craindre, qu'ils sont publics.

Cependant! ô mon cher Curtius, je connois certaines gens dont les principes sont bien opposés aux miens : il me semble déjà les entendre, m'accuser d'être sans vertu, parce que ma morale est donc compatissante? Mais qu'importe : soyons anathêmes s'il le faut pour le salut des nôtres. Si quelqu'un de ces atrabilaires qui voient tout de leur couleur, venoit me visiter, je lui dirois, voyez les peines que prennent les habitans des campagnes, sur-tout pendant que le soleil arrêté au signe du lion, lance des traits brûlans! voyez ces moissonneurs au tein hâlé, ils lient pendant la nuit les gerbes qu'ils ont amassé le jour, & nous autres plongés dans un duvet épais, nous dormons, pour la plupart, dans nos villes jusqu'à huit heures du matin, & quand nous sortons du lit, c'est pour manger ce que ces gens-là ont semé, recueilli & préparé à la sueur de leur front? Combien

de fois l'aube du jour a-t-elle trouvé le laboureur occupé à ouvrir avec ses bœufs, le champ qui devoit produire notre subsistance ? Combien de fois la bergere menant paître les moutons, dont la laine devoit nous couvrir, a-t-elle fait entendre sa voix, sur le penchant des côteaux, avant que l'alouette matineuse ait fait entendre la sienne ?

Ah ! mon cher Curtius, si le dimanche avant la premiere messe, je pouvois me promener, avec un de ces gens faciles à se scandaliser ; voici comme je lui parlerai. « Voyez-vous ce jeune laboureur, il est aussi vaillant que son pere ; le voilà occupé à démêler ses cheveux, que la sueur colla hier à sa tête. Au bord de cette fontaine ; voyez cette fille qui trempe son mouchoir dans l'eau cristalline, c'est pour se décrasser la figure, sur laquelle la poussiere s'est comme incrustée. Venez, que je vous mene à l'endroit où ces deux gens, & leur famille ont tant sué pour vous : voyez laire sur laquelle ils ont battu le grain qui doit vous nourrir cet hiver, il en sort encore des exhalaisons suffoçantes, tant le soleil d'hier, la impregné de ses feux. Cependant, des hommes pêtris du même limon que vous ont arrosé ce terrain de leur sueur pendant six jours consécutifs ; & ces hommes, vos semblables, ces hommes exténués de fatigue, vous voudriez leur refuser un moment de plaisir, qui répare toutes leurs forces !

Alors, si le cœur de mon aristarque étoit ému, s'il commençoit à connoître les attentions dont le peuple est digne, & combien il est intéressant de lui fournir de temps en temps des compensations à ses maux ; je le menerai manger ma soupe, & après vêpres, je le conduirai sur la place de notre village, où le hautbois & le flageolet rustique, nous auroient déjà dévancés ; voyez, lui dirois-je, le jeune homme, à peine est-il entré dans le joyeux rondeau, qu'il a paru oublier tous ses pénibles travaux ; il a redressé son corps baissé vers la terre depuis six jours, & a pris une attitude plus digne de l'homme ; remarquez-vous la fille qu'il tient par la main ? c'est la compagne qu'il

s'est choisie ; leurs parens respectifs n'attendent que la fin des moissons pour les unir au temple ; le jeune homme l'avoit bien vu, mais le respect que je lui connois pour le lieu saint & pour nos cérémonies religieuses, ne lui a point permis de fixer les yeux sur elle ; maintenant ils vont jouir du plaisir de se parler ; leurs peres, que l'âge a rendu prudens, ne leur ont donné qu'une heure pour rester ensemble ; cette heure va passer avec la rapidité d'un instant, & cet instant, auquel peut-être ils ont pensé toute la semaine ; vous voudriez cruellement les en priver ! d'ailleurs les deux peres respectifs ne les perdent point de vue. Jettez les yeux sous le grand orme qui ombrage le coin de la place, & voyez-y les deux vieillards ; sur leur front épilé, est imprimé le signe du respect ; ils n'auront qu'à faire un geste de la main, & nos jeunes gens regagneront, chacun de leur côté, la maison paternelle ; il en est ainsi de tous les danseurs & danseuses que vous voyez ; ils ont presque tous ici leur pere ou leur mere, & au premier signal tout se séparera. Avouez donc, ajouterois-je, qu'il est bien peu raisonnable d'interdire aux habitans des campagnes des délassemens, qui, pris publiquement, ne sauroient être coupables, & qui étant très-utiles à la santé du corps, semblent aussi l'être à la beauté de l'ame. J'ai vu certaines paroisses, où le dimanche toute espece de récréation étoit interdite sans pitié aux habitans ; mais je dois le dire aussi ; j'en ai vu le peuple se livrer en cachette à des plaisirs, mille fois plus honteux & plus grossiers, porter sur leur figure l'empreinte du crime, par un air sombre & une parole brutale ; ces gens-là étoient renommés pour leurs vols, leurs noirs complots & leurs assassinats ; la médisance & la calomnie régnoient parmi eux, plus que par-tout ailleurs ; ils fuyoient leurs prêtres, je le crois bien ; ils ne voyoient en eux que les ennemis irréconciliables de leurs plaisirs les plus innocens ; dans les paroisses, au contraire où la danse, le mail, le jeu des quilles sont tolérés, le peuple y porte une physionomie gaie & ouverte ; les jeunes gens y sont bien faits, doux &

compatissans entr'eux, honnêtes & polis avec les étrangers ; ils semblent leur dire dans notre médiocrité, nous sommes heureux, soyez-le avec nous.

Cependant mon homme répondra, à moitié converti, la danse peut être la cause de bien des abus ; quoique, comme vous l'entendez, elle soit bien moins dangereuse, mais le cœur est si foible, l'esprit si prompt ! — Eh, qui êtes-vous pour sonder le cœur de vos semblables ? le cœur de votre frere doit être un sanctuaire fermé pour vous ; Dieu seul a le droit d'y pénétrer & de le purifier ; d'ailleurs il suivroit de votre raisonnement, que le mal étant par-tout lié au bien ; il faudroit s'abstenir du bien lui-même ; que la frêle machine du corps humain, pouvant se déranger à chaque instant, nous devrions toujours rester immobiles comme le Dieu terme, & que l'assemblée nationale ne devoit point extirper les anciens abus, parce que les réformes qu'elle opere porteront l'empreinte de l'humanité ?

Vous qui êtes l'ennemi déclaré du plaisir d'autrui ; êtes-vous misantrope ou célibataire ? si vous êtes misantrope, je ne m'étonne plus de votre causticité ; mais hélas, que je vous plains ! vous ignorez les doux épanchemens du cœur ; vous ne connoissez point les transports de joie qui pénetrent deux anciens amis, lorsque, parcourant une carriere différente, le hasard, ou plutôt la providence amie de l'homme les fait rencontrer ! comme ils se tiennent embrassés ! leurs ames séparées depuis long-temps, semblent se confondre ; ils se font mille questions, & ne répondent presque à aucune, tant elles se succedent avec vitesse ! ils se séparent, en ne se consolant que par le projet de se revoir ; que je vous plains ! vous ignorez les délassemens que vous trouveriez dans la société, délassemens quelquefois si délicieux, qu'ils semblent suspendre pour un instant la rapidité du fleuve de la vie.

Que je vous plains ! vous ignorez tout cela ; vous haïssant vous-même, vous ne pouvez aimer personne, & vous froncés les sourcils, quand le visage des autres se déride.

Etes-vous célibataire ? que je vous plains encore davantage ! vous ignorez combien le créateur a prodigué de charmes à une épouse vertueuse ! que je vous plains ! vous n'avez jamais éprouvé le doux saisissement qui s'empare du cœur d'un pere, lorsqu'il entend son fils bégayer son nom pour la premiere fois ? que je vous plains ! Etranger à vos propres concitoyens, à votre dernier jour, aucune main chérie ne fermera vos paupieres, mais des domestiques mercenaires vous dépouilleront même dans votre lit de mort, comme des voleurs qui se réjouissent de leur proie ! malheureux ? pressez-vous de rentrer dans la nature ; comment le nom si respectable de pere est-il devenu pour vous un titre si onéreux ! Souvenez-vous qu'au commencement Dieu dit, qu'il n'étoit pas bon que l'homme fût seul ; cherchez donc la compagne qu'il vous a destinée ; vous la connoîtrois à son air sage & à son modeste maintient ; elle baissera les yeux, & rougira en vous abordant ; si de votre côté vous éprouvez une secrete émotion, ce sera la vertu qui aura rencontré la vertu ; alors qu'un long & heureux hymen vous couronne, car autrement, le cœur toujours vuide, vous ne serez jamais content, ni des autres, ni de vous-même.

Voilà, mon cher Curtius, comme je parlerois à celui que je voudrois rendre bon, & pendant que je serois étonné de lui avoir dit tant de vérités, il seroit encore plus surpris de les avoir ignorées. Je pense donc, mon cher Philantrope, que nous devons faire aimer la religion au peuple, mais non pas la lui présenter hérissée d'épines ; ne leur interdisons pas ces délassemens, que le divin Auteur de l'évangile paroît avoir autorisé en assistant aux nôces de Cana. Sans doute qu'alors il fut le témoin des amusemens inséparables d'un aussi beau jour ; & qu'il voulut entretenir la gaïté, compagne ordinaire des nôces, puisqu'il changea l'eau en vin. Non, celui qui est venu réformer le monde, n'est pas venu nous interdire ces innocens plaisirs qui resserrent les liens du sang, fortifient sa tendre amitié, adoucissent les mœurs, & suspendent le cours de nos soucis.

Sa morale est douce, & n'est point tyrannique, comme celle que les méchans se forgent dans leur antre. L'ancien régime, qui n'étoit qu'un systême de privation dures & affligeantes, doit faire place au nouveau systême, qui, bien compris, ne sera qu'une chaîne de jouissances pures & honnêtes. Lorsque le peuple pourra témoigner librement la joie que lui cause l'interruption de ses travaux, il reviendra aux champs avec une nouvelle vigueur, & nos champs cultivés par des mains heureuses porteront des épis d'or.

A TOULOUSE.

De l'Imprimerie Nationale. 1791.